16°R
26521
(29)

PHILOSOPHIES

Aristote
Le langage

PAR ANNE CAUQUELIN

puf

1107677
1

PHILOSOPHIES

ARISTOTE
LE LANGAGE

PAR ANNE CAUQUELIN



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

16°R
26521
(29)

DL-14121990-35465

PHILOSOPHIES

Collection dirigée par
Françoise Balibar, Jean-Pierre Lefebvre
Pierre Macherey et Yves Vargas

ISBN 2 13 043315 4
ISSN 0766-1398

Dépôt légal — 1re édition : 1990, novembre

© Presses Universitaires de France, 1990
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



Sommaire

5 Introduction

12 *1 / Du côté de la cité*

Le langage : apprentissage d'une situation, 12

La *mimesis*, 16; la *mimesis* est une *poiesis*, 17; le langage entre *poiesis* et *praxis*, 20; le langage entre production et reproduction, 22

Les « lieux » de langages, 26

Premier lieu : le non-lieu, 28; Second lieu : lieu de la *doxa*, 30; Troisième lieu : lieu du vraisemblable, 34; Dernier lieu : lieu de la parole vraie, 38

40 *2 / Du côté de l'analyse du langage*

Le support : les éléments corporels, 40

Les lèvres, les dents, la bouche, le larynx, 41

Les éléments du langage proprement dit, 44

Lettres, syllabes, noms, verbes, 45; Langage et analyse, 48; L'organon, et le dia, 50

La forme : la signification, 53

L'arbitraire du signe, 54; Homonymes, synonymes, paronymes, 58; L'usage, la convention, comme limites des choix, 62; La *doxa* comme institution du critère, 66; Texte *(logos)*, cité, raison *(logos)*, 68

70 *3 / Les régions de la parole*

La région de la grammaire logique, 71

La norme voilée, 73; L'autruche est-elle un oiseau?, 75; Formalisme du système, 77

L'extension dialectique, 77

Syllogismes du vraisemblable, 78

La région du vraisemblable : la rhétorique, 81

Le vraisemblable et sa logique, 84; Le vraisemblable des passions, 88

La région du poëtique, 92

Trois règles-principes : 1. La généralité, 95; 2. Les passions, 96; 3. La catharsis, 98 ; 4. L'unité, 100

La lexis : La métaphore, ou le langage comme physique, 105; Un mot peut en cacher un autre, 107; Utilité de la métaphore, figure de pensée, 110; La métaphore comme figure de pensée : l'analogie, 111

119 Vocabulaire et textes

127 Bibliographie

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

Introduction

« Il faut préférer ce que l'on aime. » Cette forte expression d'Aristote me pousse à m'occuper de ce que je préfère : en l'occurrence, ce même Aristote.

Ainsi, ce que j'aime chez lui, c'est aussi ce que je veux privilégier, et « préférer », pensant qu'il est bon et juste de marquer sa préférence, non seulement pour un philosophe parmi d'autres, mais aussi pour tel aspect de ses œuvres. Cet aspect, souvent méconnu ou tenu à l'écart, c'est cette curiosité de sympathie qui va de l'éléphant à l'autruche ambiguë en passant par l'âne indien et la poule féconde, touche aux domaines de la famille et de la ville, de la vertu du père à celle de l'ami, du juste droit à la persuasion honnête, et partout déploie le charme d'une pensée simple, qui accueille la pluralité des objets du monde, s'efforce d'en accepter la diversité nombreuse et les justes hasards, privilégie le sens du commun et de la communauté dans leurs différentes manières de dire ce qui peut justement se dire en divers sens : *pollakôs legesthai*. Simplicité qui se marque aux répétitions, à cette façon bourrue de dire les choses, de les mâcher et remâcher, jusqu'à les faire admettre — ce que des esprits chagrins nomment « tautologie » — et qui me semble tout juste la dose nécessaire d'entêtement pour « cuire » les arguments et les faire digérer.

Mais simplicité qui paraît tout de suite moins simple d'avoir recours au biais, chaque partie de l'œuvre se référant latéralement à d'autres œuvres, de telle sorte que pour lire tel passage on devrait les avoir déjà tous lus... parole et écriture circulaires qui réclament une lecture « en rond », et s'accordent au mouvement des commencements et des fins entrelacés, au mouvement éternel et parfait.

Car nous devons, par notre lecture, « achever » l'œuvre écrite, tout comme, dit-il lui-même, l'art achève la nature. Point d'œuvre qui n'exige de s'achever dans l'usage, point d'œuvre en dehors de l'usage que l'on peut en faire, du commentaire qui la suit, commentaire qui à la fois achève et inachève les propos.

Ainsi sommes-nous autorisés à prendre pour nous ce qui est écrit là, à en relier les épisodes, à poser les relations qui restent potentielles au niveau de l'écrit, et, lisant en rond, à tenter de déployer tel ou tel objet de réflexion qui apparaît par bribes dans les différents livres.

Ce qui nous retiendra ici, *la question du langage*, semble obéir à la règle de lecture que nous venons d'énoncer : nulle part ne se trouve une théorie ou un système en forme concernant le langage, aucun livre ne lui est dédié en particulier, cependant que l'on trouve aussi bien dans *La Politique* que dans la *Poëtique*, dans l'*Organon* — l'*Interprétation* ou les *Réfutations* — comme dans l'*Ethique*, dans *La Rhétorique* comme dans *Les Parties des animaux*, les éléments constitutifs d'une véritable théorisation, et pour le moins, une position originale de la question du langage.

Originale en premier lieu, parce que débordant largement l'aspect proprement linguistique, voire de grammaire logique, pour s'intéresser aux manifestations « communes » du langage, parole publique et du public, parole du lien social et du contrat tacite, parole de l'émotion et de la passion. Le langage, pour Aristote, vaut pour ce qu'il dit, mais aussi — et j'aurais tendance à dire surtout — pour ce qu'il est (et qu'il ne peut pas dire de lui), la forme du lien civil.

En mettant en évidence cette forme, j'espère donner à lire et à comprendre non point une généralité qui annulerait la diversité qu'elle prend en charge, mais en sens inverse, une multitude d'effets de paroles que structure la finalité propre au langage.

Partir de ces lieux que sont le prétoire, la rue ou la place, l'agora, la tribune, l'école, la maison, le théâtre, l'atelier ou l'officine, c'est en effet prendre le langage en plusieurs sens, c'est en faire le tour, mais c'est aussi exclure de ce tour ce qui n'est et ne saurait être un langage. Cela signifie que le *langage se structure comme une société* — et singulièrement —, la société démocratique athénienne, ses cercles d'inégalité et ses exclusions. Inutile de discourir sur le langage de qui ne peut en avoir ou sur la parole qui se nie elle-même.

L'exclusion et le partage dessinent alors la place d'un être-là de la parole, dont il nous faut poursuivre l'étude selon les lieux proprement définis et les buts qu'elle se donne chaque fois. Il y va de la définition même de la cité, de celle de l'homme libre, du juste, et du bon; il y va aussi du bonheur, de la place de chacun, de ses droits et de ses devoirs; il y va encore de l'intégrité de la philosophie, de l'autonomie des techniques, de ce qui se partage et de ce qui reste la propriété de chaque sphère d'activité.

Ainsi la cité reste-t-elle constamment présente, non seulement comme arrière-plan du langage, mais comme sa proche enveloppe, je dirais : comme ce lieu-peau qui fait partie de l'essence de l'objet bien qu'il n'en soit pas la substance même. De là, cette dispersion du discours aristotélicien sur le langage, car on le trouvera à tout bout de champ, installé partout où il y a de l'être ensemble, du *koinos*, et partant, non du seul vivre mais du *Eu zein*, du bien vivre.

Cette vision d'une contextualisation générale — si particulière à Aristote — nous semble, aujourd'hui, singulièrement « moderne ». Non seulement parce qu'elle ressemble par certains points à ce que les linguistes découvrent depuis Saussure, semble donner l'écho lointain, ante-retrodictif, à l'analyse ethnométhodologique ou plus simplement au contrat de parole, mais surtout parce que la

modernité, si elle doit être définie, ne peut l'être que suivant le lien qu'établit le langage entre les activités humaines d'une période donnée. La constatation que le langage est le lien (et le lieu) constitutif de tout changement dans un système, c'est là ce qui « fait » notre modernité, croyons-nous. Or, cette version constructiviste de la réalité est déjà présente chez Aristote sous la forme, élaborée, d'une syntaxe *(sunstasis)* nécessaire des êtres et des choses. Mais la syntaxe, ce « tenir ensemble », n'est pas strict recouvrement des choses par le langage. Bien au contraire, c'est combinaison, articulation et donc forcément distance et jeu. Nul plus qu'Aristote n'affirme, chaque fois qu'il en a le loisir, que le mot n'est la chose que par l'intermédiaire d'une symbolisation : le devenir des choses du monde est, pour l'espèce humaine — la seule qui « parle » —, le devenir symbole. Car ce serait méconnaître l'originalité d'Aristote que de se borner à constater avec lui l'aspect social politique et moral du langage. Reconnaître l'architecture civile de la parole et son importance n'exclut pas en effet l'analyse du noyau substantiel de la langue, de ce qui fait son unicité, ce par quoi et en quoi elle est ce qu'elle est, quand elle est. Sa seconde originalité c'est de passer constamment de ce qu'est la langue — les caractères substantiels qu'elle possède à l'état de puissance — à ses réalisations effectives et, par un mouvement inverse, des manifestations en acte aux structures latentes. Car la langue ne peut se séparer de la parole, le « ce que c'est » du « comment c'est », le choix volontaire des termes repose sur une convention minimum, qui prend le plus souvent l'allure d'un « consensus ». Il nous faut donc suivre cette analyse sur le plan morphologique pour tenir les deux bouts de la chaîne. Cela ne se peut qu'à retrouver ces « bouts » dans différents lieux de l'œuvre. Nous avons affaire à une théorie qui, pour être éclatée, n'en offre pas moins une très forte cohérence. Et qui,

pour se tourner souvent vers le quotidien, c'est-à-dire l'être ensemble, l'assemblage, n'en n'oublie pas l'analyse *stricto sensu* (c'est-à-dire le démontage précis); cela aussi est d'une facture résolument moderne.

Cet aspect m'a si fortement frappée que j'ai tenté de mettre en parallèle, en proposant des lectures en fin d'ouvrage, quelques textes contemporains et les textes du vieux philosophe. Ensuite, pour inciter le lecteur à découvrir lui-même quelques points d'accord, j'ai fait souvent précéder tel ou tel chapitre de quelques lignes prises à Wittgenstein. On ne s'étonnera plus de cette constante référence à Aristote chez les linguistes et philosophes du langage contemporain. Comment, en effet, voir autrement le peu de considération où Aristote tient le problème de l'origine du langage, l'accent qu'il met sur le pragmatisme, sur les implicites, ou sur les injonctions et objurgations que nous appellerions aujourd'hui « actes de parole »?

Certes, il entre dans cette préférence une large part de « mode ». Le retour de la rhétorique (Sainte Rhétorique)[1] est chose acquise. Elle a été appelée par la nécessité — particulière à notre époque où triomphent les médias — d'avoir à gérer des images, des symboles, à manipuler des situations de simulation, à effectuer la mise en scène de la parole pour produire des effets politiques. En devenant l'instrument indispensable d'une construction de la réalité « imagière », la rhétorique a remis en l'honneur les anciens grammairiens et philosophes. Aristote est devenu rapidement la vedette de cette rentrée en grâce. Et même les textes les moins connus ou les plus contestés sont l'objet de soins attentifs ou de réhabilitation. « Les réfutations

1. Antoine Compagnon, Martyre et résurrection de Sainte Rhétorique, in *Le plaisir de parler*, sous la direction de Barbara Cassin, Editions de Minuit, 1986.

sophistiques » sont de ceux-là[1]. Le moraliste de l'*Ethique à Nicomaque*, le logicien des catégories, le métaphysicien du premier moteur immobile semble alors disparaître pour laisser la place à un joueur de mots et un argumenteur quelque peu cynique... Effet de mode, aussi, où je ne voudrais pas me laisser prendre. Car le souci du politique, le souci de la communauté, de ses dires, de ses manières, la mémoire de la langue, c'est-à-dire de l'identité, qui est accumulation séculaire de toutes les opinions, celles du plus grand nombre et des plus sages, sont toujours présents chez Aristote. Non comme un « fond » de tableau, mais comme le principe même de ses recherches sur le langage. Le vrai et le vraisemblable, l'opinion et la règle, la nécessité et l'accident comme la puissance et l'acte sont au principe de ses analyses. On ne peut en faire l'économie dans la description de son système linguistique, ou plutôt de ses systèmes concentriques, qui, tels les orbes des sphères célestes, s'emboîtent les unes dans les autres et tournent ensemble autour du noyau fixe qui les meut en restant immobile.

La proximité des circonférences, dont les rapports se répètent selon l'analogie, a conduit ce travail par lequel je tente de montrer comment, chez Aristote, le langage se structure « comme un monde ». Imitant — dans la mesure du possible — cette structure circulaire, je me suis proposée, dans ce bref essai, de montrer :

1. Comment le langage subit et construit à la fois la loi distributive de la cité, constitution d'un premier cercle « matériel » (premier chapitre).

2. Comment, dans l'analyse du langage lui-même, se distribuent matière et forme, et comment peu à peu — du

1. Voir Denis Zaslawsky, Paradoxes linguistiques, in *Philosophie du langage et grammaire dans l'Antiquité*, Grenoble, Université des Sciences sociales, 1986.

son inarticulé à la parole significative, et de celle-ci à la proposition — le langage vient à actualiser ses potentialités. Constitution d'un cercle interne, noyau du premier (second chapitre).

3. Comment, enfin, revenant sur ces lieux du discours déjà évoqués en tant que lieux dans la cité, Aristote considère les régions du *logos* — du vrai au vraisemblable et du syllogisme scientifique au paralogisme — comme autant de territoires spécifiques au sein d'une vaste étendue de paroles. Partage du noyau en diverses circonférences (troisième chapitre).

Mon but, ici, est d'aider le lecteur à trouver réunis les différents éléments de cette vision langagière de l'univers. Lecture circulaire et enveloppante qui exige d'aller puiser des textes dans toute l'œuvre.

1

Du côté de la cité

1 / LE LANGAGE : APPRENTISSAGE D'UNE SITUATION

> La signification n'est-elle pas la façon dont l'usage intervient dans la vie ? L'usage du mot n'est-il pas une partie de notre vie ?
>
> L. Wittgenstein,
> *Grammaire philosophique*, § 29.

Pour qui pose la réalité selon le double mouvement de la fin et du commencement, c'est-à-dire des causes finales et des causes motrices, s'interroger sur l'origine d'un tel mouvement circulaire n'a aucun sens. Décrire l'enchevêtrement des déterminations qui font que quelque chose se trouve là et existe est tout à fait suffisant. Démêler les priorités, assigner à chaque élément sa place suffisent à l'homme de science et au philosophe en ce qui concerne les « choses qui adviennent ».

Or, il advient que nous parlons, et nous devons partir de cette constatation plutôt que de nous poser la question — apparemment insoluble — d'une origine du langage dans l'absolu, en dehors de ses conditions d'exercice.

Loin d'attaquer de front ce problème de l'origine, Aristote se pose immédiatement *à côté* : « Le nom, dira-t-il, possède une signification conventionnelle. »[1] Et plus loin : « Il n'y a pas de noms naturels, il n'y a nom que lorsqu'il

1. *De l'interprétation*, 2, 16 *a* 19.